

Jean Maillet

365 expressions de nos grands-mères

**Donner de la
confiture aux cochons**

**Une vie
de patachon**

**Travailler pour
le roi de Prusse**

De la gnognotte

Chanter Ramona

Jean Maillet

365 expressions de
nos grands-mères



**Donner
de la confiture
aux cochons**

Éditeur : Stéphane Chabenat
Marketing éditorial : Sylvie Pina
Suivi éditorial : Clotilde Alaguillaume
Conception graphique : Emmanuelle Noël
Conception couverture : Rémi Pépin

Les Éditions de l'Opportun
16, rue Dupetit Thouars
75003 PARIS

www.editionsopportun.com

Pour Jean-Pierre RODRIGUEZ,
affectueusement,
au nom de nos valeurs partagées.

Sommaire

Une merveilleuse imagerie lexicale.....	7
Argent	9
Bêtise et folie	41
Bougres	53
Bruits et désordres	63
Comportements.....	71
Contentement.....	109
Cupidon.....	113
Destin.....	129
Fâcheux.....	137
Famille	141
<i>Idem</i>	147
Lit.....	151
Météo	157
Nourriture.....	161

Sommaire

Paroles.....	185
Physique.....	223
<i>Presto</i>	237
Prétention	245
Proverbes	251
Rien (ou pas grand-chose)	263
Sales gosses.....	275
Santé.....	303
<i>Tempus</i>	313
Toilette	317
Toujours plus.....	323
Travail	329
Tromperie.....	347
Table alphabétique des entrées	357

Une merveilleuse imagerie lexicale

*Seulement les grands-mères, madame Rostaing,
c'est comme le mimosa,
c'est doux et c'est frais, mais c'est fragile.
Un matin, elle n'était plus là.*
(Marcel PAGNOL, *Nais*)

*Les vieux ne meurent pas,
ils s'endorment un jour et dorment trop longtemps.*
(Jacques BREL, *Les Vieux*)

Restent de nos grands-mères des souvenirs parfumés qui éveillent des mots ou que des mots éveillent. Ces mots ne sont jamais banals. Ils nous parlent d'un temps certes révolu mais, eux, ne meurent ni ne dorment. Ils continuent de faire vivre longtemps, très longtemps, même quand nous sommes à notre tour devenus vieux, l'enfant qui est en nous.

Une merveilleuse imagerie lexicale

Manquerait plus que ces mots disparaissent ! Ils sont si pleins de malice et de poésie, d'une expressivité si vive et si vitale dans un monde où la langue s'affadit à mesure que la pensée se délabre ! Ils sont aussi parfois empreints d'une paillardise bon enfant, rarement vulgaire, alors que bien des formules d'aujourd'hui s'avilissent à mesure que les mœurs se corrompent.

Les expressions de nos grands-mères sont d'une inventivité sans cesse renouvelée : elles jouent de l'euphémisme, de l'hyperbole, de la métaphore, de l'ironie, de l'archaïsme, de la métonymie. Il leur arrive même de promouvoir de l'argot ou des régionalismes là où la langue académique manquerait d'éloquence. Elles coulent de source quand la parole moderne se tarit à force d'aller à vau-l'eau. À l'image de la musique dont elles épousent souvent rythmes et mélodies, les expressions de nos grands-mères savent exprimer l'inexprimable. C'est bien pourquoi elles nous enchantent. Revivifions donc ces locutions d'antan : elles méritent de nous survivre. Qui parle de nostalgie ? Il s'agit de renaissance. Qui parle d'obsolescence ? Il n'y a que résurrection, car les mots de nos grands-mères peuvent être des paroles en devenir.

Argent

CRACHER AU BASSINET

« C'est toujours aux petites gens de *cracher au bassin* ! » La rengaine revenait souvent dans la bouche de grand-mère, pourtant très économe mais dont les revenus, bien trop chiches, ne pouvaient empêcher que fussent douloureuses des ponctions considérées comme bien trop fréquentes. Il faudrait avoir « la bourse au roi de Chine », disait-elle, réinterprétant à sa façon le patronyme du célèbre banquier britannique.

Cracher au bassin, c'est donc donner de l'argent mais à contrecœur. L'expression, apparue au XIX^e siècle, a remplacé *cracher au bassin*, que l'on trouve dès le XVI^e siècle, d'abord dans les *Contes et discours d'Eutrapel* de Noël du Fail (1585), juriste et écrivain breton : « [...] vous cracherez dans le bassin tout ce que vous avez jamais humé et dérobé, comme faisait l'empe-

Argent

reur Vespasien, qui disait ses receveurs ressembler une éponge [...] ». Au moins Du Fail proposait-il dans ce même ouvrage une manière de consolation puisque, selon lui, « [...] quand la bourse s'est rétrécie, la conscience s'élargit ». En parlant de « ce que vous avez dérobé », Du Fail rattache l'expression à l'origine étymologique que lui attribueront Noël et Carpentier en 1831 dans leur *Philologie française ou Dictionnaire étymologique*. Il s'agirait d'une locution employée à la cour des Miracles « dans le langage des gueux et des filous » qui devaient « venir déposer dans un bassin qui était placé aux pieds du chef suprême [le Roi de Thunes ou Grand Coëre], l'offrande ou rétribution à laquelle chacun des membres de leur société était tenu ». La même *Philologie française* fait aussi allusion à « ces aumônes qu'à certains jours solennels on ne peut honnêtement se dispenser de faire en jetant par compagnie quelque pièce d'argent dans le plat des marguilliers ». Le verbe *cracher*, employé seul, a eu dès le xv^e siècle le sens argotique de « parler » (cf. infra, *tenir le crachoir*) puis « faire des aveux », notamment sous la contrainte, avant de signifier « payer », donner de l'argent de mauvaise grâce se révélant aussi pénible que d'avouer ce que l'on aurait voulu garder secret.

AU PRIX OÙ EST LE BEURRE

Le beurre fut longtemps considéré comme un produit de luxe réservé aux nantis (l'huile également, bien que

dans une moindre mesure). Les pauvres, eux, devaient souvent se contenter de saindoux (graisse de porc fondue) pour faire leur cuisine. Le beurre est ainsi devenu dans bien des expressions le symbole de l'argent, de l'aisance, du profit, voire de l'abondance, comme *mettre du beurre dans les épinards*, « améliorer ses revenus », *faire son beurre*, « réaliser de bons bénéfices », *vouloir le beurre et l'argent du beurre (et la crème par-dessus le marché)*, « ne pas vouloir choisir entre deux profits opposés », *l'assiette au beurre*, « source de profits plus ou moins honnête et souvent liée au pouvoir politique », etc. Dans *au prix où est le beurre !*, il devient une sorte de référence pour exprimer la cherté de la vie, l'exclamation venant toujours à propos pour clouer le bec à l'enfant gâté qui, passant devant l'une de ses vitrines préférées, quémande bonbon ou joujou :

« Dis, grand-mère, tu veux bien me l'acheter ? Regarde, c'est pas cher ! » Et l'aïeule de répliquer : « Ben voyons, au prix où est le beurre ! »

Paradoxalement, l'équation « beurre = argent » est contredite dans *compter pour du beurre*, « être considéré comme une quantité négligeable ». L'expression, probablement issue de jeux enfantins, semble se rattacher à une autre, plus ancienne, *ne pas vendre son beurre*, signifiant « faire tapisserie » en parlant d'une jeune fille qu'aucun danseur ne vient inviter dans un bal : « Manquer un quadrille, faute de cavalier, c'est une véritable humiliation pour une personne qui n'est pas trop disgra-

Argent

ciée par la nature. À S..., on appelle cela (passez-moi l'expression) *ne pas vendre son beurre*. Quand une jolie femme a eu le malheur de “ne pas vendre son beurre”, il faut qu'elle y pense au moins huit jours entiers avant de s'en consoler. » (E. Dupré, *Le Docteur Caritan* in *Revue contemporaine*, 1857).

UN GROS BONNET

Il fallait être au moins directeur du Comptoir national d'escompte, patron des galeries Farfouillette (on ne parlait pas encore de PDG) ou commandant d'armes de la place de Trou-en-Cambrousse pour que grand-mère s'exclame d'un ton mi-moqueur, mi-respectueux : « C'est un gros bonnet ! » Dans son esprit, le qualificatif était plus lié à la notabilité qu'à la richesse.

Pour sûr, ces gens-là sont d'importance, comme ceux à l'origine de la locution : clercs de justice (basoche et magistrature) caractérisés par leurs bonnets carrés et docteurs en Sorbonne symbolisés par leurs bonnets ronds, tout ce beau monde, lors de débats très sérieux, exprimant son accord en opinant justement du bonnet. Désignant d'abord ces respectables et doctes personnes, l'expression *gros bonnet* s'est par la suite appliquée à tous les riches et puissants : grands banquiers, hauts gradés, cadres dirigeants, PDG de tout poil, dont Jules Vallès prétendait qu'ils sont partout considérés, sauf à Paris : « On sait bien que les gros bonnets couvrent souvent des têtes vides. On n'a pas le respect des per-

sonnages dans ce Paris, parce qu'on n'en a pas la peur »
(*Le Tableau de Paris*, 1882-1883).

ÇA NE SE TROUVE PAS SOUS LE SABOT D'UN CHEVAL

C'est évidemment d'argent qu'il est question, celui que l'on gagne à la sueur de son front, non en boursicotant ou en jouant à la loterie. Bien sûr, pour les turfistes qui misent sur le bon bourrin, l'argent peut se trouver, dans un sens figuré, *sous le sabot d'un cheval* mais c'est là une tout autre histoire !

L'expression fut d'abord *cela ne se trouve pas dans le pas d'un cheval* comme il est attesté dès 1640 chez Antoine Oudin avec cette explication : « Ne se trouve pas facilement. » *Pas* y est synonyme de « trace ». L'allusion est tacite : ce que l'on trouve généralement après le passage d'un cheval, c'est du crottin et l'on a beau le nommer « l'or noir des jardins », il faut être le « pauvre paysan » imaginé par Fernand Raynaud pour penser que le crottin peut rapporter beaucoup d'argent !

Ça ne se trouve pas sous le pas d'une mule (d'un mulet) est une autre variante.

QUI PAIE SES DETTES S'ENRICHIT

Avoir des dettes : pour nos grands-mères, l'horreur absolue, la cause de tous les cheveux blancs, la raison des nuits sans sommeil, la peur du qu'en-dira-t-on, l'opprobre, l'ignominie !

Argent

La sagesse recommandait donc de se contenter de ce que l'on avait, de se priver même plutôt que de devoir de l'argent et si, par malheur, on devait tout de même emprunter, il fallait s'acquitter au plus vite de sa dette pour recouvrer un esprit libre et éviter de tomber dans le maelström infernal, celui qui ne cesse d'ajouter les intérêts au capital et de vous appauvrir encore plus, tant pécuniairement que moralement. Mieux valait être la petite fourmi économe plutôt que la cigale dépensière et emprunteuse de la fable. L'adage disant que *qui paie ses dettes s'enrichit* prodiguait donc un conseil fort avisé, même si certains, comme Léon Bloy, ont prétendu le contraire, avec humour et non sans une certaine mauvaise foi : « QUI PAIE SES DETTES S'ENRICHIT. J'avoue ma complète inexpérience. J'ai assez souvent payé mes dettes, quelquefois aussi les dettes des autres, et je ne remarque pas que ma richesse en ait été considérablement augmentée » (Léon Bloy, *Exégèse des lieux communs*, 1902).

Question subsidiaire et d'actualité : que vaut le proverbe pour les pays européens qui, en pleine crise économique mondiale, peinent ou faillent à rembourser leur dette publique ?

LES DOUBLURES SE TOUCHENT

L'argent coule ou tend à couler, ce qui correspond bien au qualificatif de « liquide ». C'est en effet parce que les pièces de monnaie et les billets de banque

Épargne, épargne, c'est pas des truffes !

peuvent circuler librement qu'ils sont immédiatement disponibles et ne nécessitent aucune formalité administrative pour passer de main en main, que l'on parle d'argent liquide*. Billets et pièces coulent si aisément qu'ils filent entre les doigts et qu'il faut souvent, trop souvent, rendre visite aux distributeurs automatiques.

Point de ces automates du temps de nos grands-parents (point non plus de chèques ni de cartes de paiement) : quand l'argent liquide filait trop vite, on venait à en manquer, inévitablement, et force était d'attendre la paye suivante pour que portefeuille et porte-monnaie se regonflent, opportunément. Dans l'intervalle, ces objets de maroquinerie étaient affectés d'une douloureuse étiologie et grand-mère se lamentait : *les doublures se touchent !* Avouerai-je que je l'ai parfois soupçonnée d'utiliser la formule pour ne pas avoir à y mettre la main ?

*On a autrefois utilisé le curieux oxymore d' « argent sec et liquide » pour qualifier toute somme en espèces réputée nette et sujette à aucune contestation :

« Soixante mille écus d'argent sec et liquide

Ont mis notre fortune en un vol bien rapide. »

(Jean-François Regnard, *Les Menechmes*, IV, 2, 1705.)

ÉPARGNE, ÉPARGNE, C'EST PAS DES TRUFFES !

Je tiens cette savoureuse expression, comme quantité d'autres, d'un mien beau-frère, qui lui-même l'avait

Argent

entendu dire à ses grands-parents sarthois chaque fois que l'on avait la main trop lourde, en se servant ou en servant autrui.

Dans la Sarthe, comme dans quelques autres régions de France, les *truffes* (prononcez *truffes*) ne désignent pas ces champignons ascomycètes onéreux, très recherchés, qui font la fierté des Périgourdins (l'exclamation serait alors incohérente) mais tout bonnement les pommes de terre : nourriture du pauvre par excellence, les « patates » étaient bon marché et l'on pouvait en manger à satiété, ce qui n'était évidemment pas le cas pour des denrées plus chères qu'il fallait « épargner », entendons, économiser. Alors, si dans une soirée mondaine vous voyez le loufiat servir le caviar à la louche, n'hésitez pas à lui dire : « Épargne, épargne, c'est pas des truffes ! »

METTRE (AVOIR) DU FOIN DANS SES BOTTES

L'expression suppose un bon fonctionnement de ce que l'on appelle aujourd'hui « ascenseur social » puisqu'elle s'applique à celui qui, issu d'un milieu modeste, a réussi à devenir riche*. Certes, *mettre du foin dans ses bottes*, c'est jouir d'un meilleur confort. En outre, pouvoir chausser des bottes, c'est déjà mieux que de devoir se contenter de sabots, fussent-ils garnis de paille. Du sabot à la botte, comme d'ailleurs de la paille au foin, il y a, sans nul doute, amélioration du standing. Alain Rey et Sophie Chantreau pensent que

l'expression joue également sur l'autre acception du mot *botte* : « meule », une meule de foin bien pleine et bien serrée pouvant symboliser le « paysan parvenu », pour reprendre un titre de Marivaux.

Furetière (1690) mentionne une expression équivalente : « *Cet homme a mis de la paille en ses souliers* [signifie] que c'était un gueux qui est devenu riche en peu de temps. »

*Contrairement à celui qui, selon le bon mot de Pierre Dac, parti de rien pour arriver à pas grand-chose, n'a de merci à dire à personne.

QUAND IL N'Y A POINT DE FOIN AU RÂTELIER, LES CHEVAUX SE BATTENT

Autre proverbe issu du monde paysan. On dit aussi *les chevaux se mordent*. On trouve également : *Quand il n'y a point de foin au râtelier, les ânes se battent* (Émile Gaboriau, *L'Ancien Figaro*, 1826). La signification est claire : la misère est source de conflits. Grand-mère disait cela en parlant de ménages où, à cause d'un manque d'argent, maris et femmes se querellaient. C'est en effet le contexte habituel où l'on utilise cette locution proverbiale, comme dans cet extrait du policier Pierre Louis Canler (1797-1865), chef de la sûreté parisienne : « [...] j'ai une de mes anciennes amies qui avait quitté son mari, parce qu'à eux deux ils f... la misère par quarteron, si bien qu'ils ne pouvaient plus rester ensemble, parce que, vous savez, quand il n'y a plus de foin au

Argent

râtelier, les chevaux se battent [...] » (*Mémoires de Louis Canler*, ch. XLI, 1861). Le proverbe s'applique aussi aux domaines social et politique ; il nous dit alors que la misère des peuples est la cause de révoltes, de révolutions ou de guerres : « Ramener la prospérité, c'est en Macédoine, par exemple, l'unique secret d'une pacification définitive. "Quand il n'y a plus de foin au râtelier, les chevaux se battent", dit un vieil adage français. Que le paysan macédonien s'enrichisse, et il n'aura bientôt plus ni Bulgares, ni Turcs, ni Grecs, mais seulement des propriétaires préoccupés d'engranger leurs récoltes et de mettre à l'abri leurs économies. » (René Pinon, *L'Europe et la jeune Turquie - Les aspects nouveaux de la question d'Orient*, ch. II, 1913.)

PAUVRE COMME JOB

Selon un manichéisme d'une aimable naïveté, grand-mère avait tendance à diviser la société entre les « riches comme Crésus » (ceux qui ont *la bourse au roi de Chine*) et les *pauvres comme Job*, se rangeant un peu exagérément dans cette seconde catégorie.

Job est un patriarche biblique dont le nom signifie « haï » en hébreu. Bien qu'il incarne l'homme juste, il est victime des multiples malheurs que Satan lui envoie et, du « plus grand des fils de l'Orient », il devient le plus démuné des serviteurs de Dieu : « Mes soupirs sont ma nourriture, et mes cris se répandent comme l'eau. Ce que je crains, c'est ce qui m'arrive ; ce que je redoute, c'est

ce qui m'atteint. Je n'ai ni tranquillité, ni paix, ni repos, et le trouble s'est emparé de moi » (Job, III, 24-26). Ainsi se plaint-il dans le livre de l'Ancien Testament qui porte son nom (le premier des Livres poétiques). Pauvre, Job l'est donc devenu, assurément, d'un point de vue moral tout autant que matériel puisque la tradition le représente nu sur un fumier, mais il continue pourtant de croire en la perfection divine. « Quand vous auriez tous les sceptres, toutes les couronnes, l'empire de l'univers, si vous n'avez pas Dieu, vous n'avez rien ; et quand vous seriez sur le fumier comme Job, si vous avez Dieu, vous avez tout », nous dit le prédicateur Jean-Baptiste Massillon (1663-1742) dans son *Sermon pour le jour de Pâques*. Force est pourtant de constater que l'expression *Pauvre comme Job* ne retient que la déchéance du personnage, non son inébranlable foi !

NE PAS METTRE TOUS SES ŒUFS DANS LE MÊME PANIER

« J'ai avisé à tout. Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier ! J'ai des cartouches et des souliers dans un souterrain, un ancien tombeau sous la colline Saint-Michel, à deux pas d'ici... J'ai des balles et de l'eau-de-vie dans trois villages de la côte. J'ai du riz et des gibernes dans les ruines du couvent. J'ai... » (George Sand, *Cadio*, huitième partie, scène première, 1868). Ainsi s'exprime l'aubergiste et royaliste Rebec dans la pièce que George Sand situe au

Table alphabétique des entrées

de vide	165	de chance	130
Avoir une araignée au plafond	41	C'est la foire d'empoigne (d'empogne)	66
Avoir un galant.....	119	C'est le bon Dieu qui fait son lit (qui roule ses tonneaux)	156
Avoir un œil qui dit merde à l'autre.....	230	C'est le bouquet !.....	189
Avoir un pet de travers.....	310	C'est le cadet de mes soucis.....	78
Avoir un poil dans la main	337	C'est pain bénit	109
Avoir un polichinelle dans le tiroir	124	C'est passé par la boîte à pain bénit	162
Bâton merdeux.....	58	C'est plus fort que de jouer au bouchon	325
Battre la breloque.....	305	C'est plus fort que le roquefort	326
Battre son dail	306	C'est son portrait tout craché	143
Bête à manger du foin.....	44	C'est un brise-fer	277
Bille de clown	224	C'est un panier percé	23
Bise mon cul, mon cul te bise.....	147	C'est une pierre dans mon jardin.....	212
Biser une bique entre les cornes.....	223	C'est-y que tu causes ou c'est-y que t'as le menton qui te branle ?	204
Blanc comme un linge.....	307	Ça dépend... C'est tout dépendu, y'a pu rien à pendre	197
Bon comme la romaine....	297	Ça lui passera avant que ça me reprenne.....	135
Bon pied bon œil.....	308	Ça ne mange pas de pain....	22
Bouché à l'émeri.....	43	Ça ne se trouve pas sous le	
Boutonné à la Dranem	317		
C'est de la gnognotte	269		
C'est du billard.....	110		
C'est du pareil au même ...	149		
C'est l'Arlésienne !.....	263		
C'est l'hôpital qui se moque de la charité.....	148		
C'est la faute à pas			

Table alphabétique des entrées

sabot d'un cheval.....	13	Courir la prétentaine	124
Ça peut !.....	26	Courir le guilledou.....	120
Ça sera guéri le jour de tes noces	308	Cracher au bassinnet.....	9
Ça va finir (se terminer) en bouillon de moules	289	D'un bourricot, on ne fera jamais un cheval de course.....	253
Ça vous pend au nez comme un sifflet de deux sous	290	Dame !.....	197
Cailler sur le jabot.....	177	Danser devant le buffèt.....	167
Ça ne mange pas de pain.....	22	Dans le temps.....	316
Ça ne se trouve pas sous le sabot d'un cheval.....	13	Décaniller.....	237
Ça ne vaut pas tripette.....	274	De la crotte de bique	267
Ça ne vaut pas un pet de lapin	270	De rip et de rap.....	338
Ce n'est pas tout ça	217	Des clopinettes.....	266
Ce n'est pas une sinécure....	343	Déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul....	258
Chanter Ramona	294	Des si et des mais.....	214
Chez Dache	55	Des vertes et des pas mûres	221
Chez ma tante.....	34	Dire une prière à saint Foulcamp	102
Comme la misère sur le pauvre monde	133	Discuter le bout de gras	201
Compte là-dessus et bois de l'eau (fraîche).....	349	Donner de la confiture à un cochon.....	279
Compter les œufs dans le cul de la poule.....	28	Donner des noms d'oiseaux.....	206
Coucher sous les ponts.....	26	Donner du fil à retordre....	296
Coucher sur la paille	21	Donner une calotte.....	278
Couper le sifflet à quelqu'un.....	216	Dormir à l'hôtel du cul tourné.....	117
		Du cousu main	331
		Elle a vu le loup	121
		Elle bique de l'œil.....	224